

NOS TRACES

SILENCIEUSES



Sortie nationale le 29 mars 2000

EPICENTRE FILMS

80, rue de la Mare 75020 PARIS

Tel : 01.43.49.03.03

Fax : 01.43.49.03.23

epicentrefilms@noos.fr

Presse

Marie Queysanne

21, Av. du Maine 75015 Paris

tél : 01 42 22 06 62

fax : 01 42 22 11 41

AGAT Films & l'INA présentent

**NOS TRACES
SILENCIEUSES**

Un film de

Sophie Bredier et Myriam Aziza

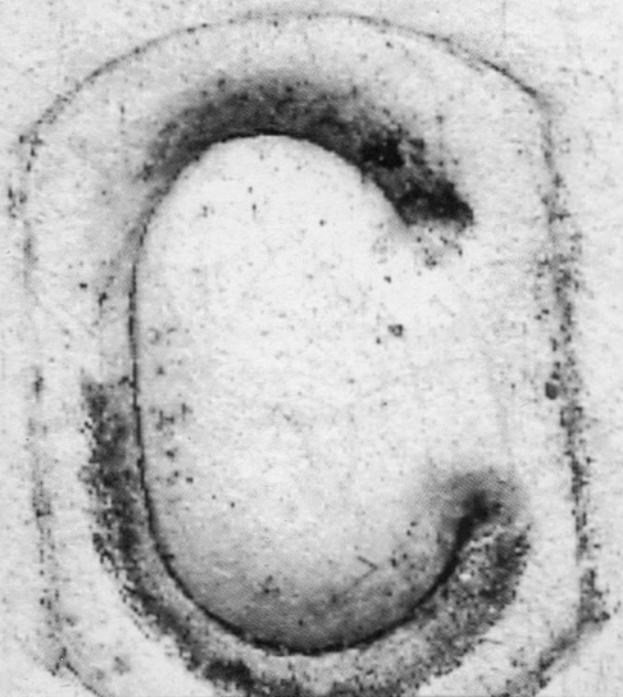
Festival de Belfort, Entrevues 98 • Grand Prix du Jury
Festival de Marseille, Vue sur les Docs 99 • Prix des Cinémas de Recherche
Festival de Berlin 99 • Forum du Jeune Cinéma



*"Je ne suis jamais retournée en Corée.
Depuis l'âge de quatre ans,
mon horizon est ici en France.
De là-bas, il ne me reste plus rien ou presque.
Des images, des souvenirs,
si fragiles que je doute souvent.
Et puis, j'ai ces marques sur la peau..."*

Synopsis

En suivant l'itinéraire tracé par ses marques corporelles, Sophie Bredier entreprend une quête de ses souvenirs, les interroge sans relâche et, de rencontre en rencontre, de question en réponse, parvient peu à peu à reconstituer le puzzle de son passé coréen.



Liste technique

Scénario et réalisation
Sophie BREDIER et Myriam AZIZA

Cadre
Jean-Marc BOUZOU

Lumière
Cécile GRENIER

Son
Sophie LALOY

Montage
Nadine TARBOURIECH

Mixage
Jean-Paul HURIER

Producteur délégué
Yvon DAVIS - AGAT Films & Cie

Producteur associé
Sylvie BLUM - INA DPCR

Responsable exploitation
Bénédicte VAUBAN

Distribution
EPICENTRE FILMS

Durée : 57 mn
1998 / Couleur / 35 mm



"Une plaie superficielle s'efface avec le temps tandis qu'une plaie profonde laisse une cicatrice indélébile dès que le derme, la couche intérieur de la peau, est atteinte."

Note d'intention

"L'épiderme oubliée, le derme non"

Tout est parti de là, faire un film sur la mémoire, fragile et trompeuse mais parfois si vivace, sur les souvenirs qui imprègnent toute existence et sur les liens qu'on entretient avec son passé. Les marques sur la peau, parce que tangibles et concrètes, constituaient alors le fil rouge de cette remontée dans le temps et dans les sensations. Car plus elles sont profondes, moins elles peuvent s'effacer...

Le film est né du désir de faire parler ces traces silencieuses que sont les cicatrices. Et comprendre en quoi un détail physique qui n'exprime rien d'emblée, peut dissimuler une histoire plus vaste dans la vie d'un individu. Nous voulions évoquer à partir de la cicatrice physique, celle qu'on voit et qu'on peut toucher, d'autres cicatrices intérieures plus douloureuses et moins accessibles.

Nous voulions aussi évoquer en filigrane les questions de la rupture, de l'exil et de la transmission d'une expérience douloureuse. Nous avons construit ce film comme une fiction dans laquelle Sophie Bredier cherche à valider ses souvenirs, éclaire un pan de son histoire à partir d'éléments disponibles en France tout en enquêtant auprès de personnes qui peuvent témoigner de leur passé.

Entretien avec Sophie Bredier et Myriam Aziza

Comment est né votre projet ?

Sophie Bredier : D'une constatation très simple : les marques de brûlure que j'ai sur la jambe et auxquelles je tiens beaucoup parce qu'elles témoignent de ma vie en Corée avant mon adoption. Je me suis dit que si je pouvais déterminer la cause de ces traces tangibles, je pourrais faire confiance à mes souvenirs. Je me suis aussi demandé comment les autres vivaient leurs cicatrices.

Myriam Aziza : Lorsque Sophie m'a parlé de ce projet, j'ai été particulièrement touchée par son histoire et celle des quelques personnes qu'elle avait déjà rencontrées. C'était aussi pour moi, une façon indirecte de réfléchir sur mon histoire, puisque ma mère a été adoptée suite à la déportation de ses parents. J'avais besoin de déceler la part d'héritage d'une histoire interrompue. Nous voulions réfléchir sur l'existence d'une première vie, ailleurs, qu'au fond on n'oublie pas parce qu'elle est inscrite en soi comme une cicatrice.

S. B. : C'est d'ailleurs sur la question de la transmission des traumatismes que nous avons commencé à travailler. L'idée d'un film commun est donc née de nos discussions autour de nos histoires respectives.

Comment avez-vous précisé la forme du film ?

M. A. : Nous avons d'abord tourné les interviews en vidéo et avons gardé celle d'Elie, de Ta Ony et de Frédérique. Comme nous n'avions pas d'argent, nous tournions quand nous le pouvions. Nous voulions que chaque interview constitue une rencontre et une étape importante dans la quête de Sophie. Nous ne voulions pas simplement "feuilleter" les entretiens mais qu'ils restent autonomes, qu'ils aient valeur de témoignage en soi, tout en étant reliés au sens du film.

S. B. : Puis, quand nous en avons eu les moyens, nous avons tourné en 16 mm la partie me concernant. Nous voulions un support différent : de la pellicule, pour rester plus proche de la fiction. Nous avons alors concentré le tournage sur dix jours et avons délibérément choisi un dispositif frontal, brut, pour aller toujours à l'essentiel afin de privilégier l'idée du face à face.

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

M. A. : Nous avons vraiment tout fait, tout pensé et tout préparé à deux : les repérages, les cadrages, les entretiens, le montage...

S. B. : Au départ, je ne voulais pas être dans le film...

M. A. : Mais je trouvais dommage que l'histoire de Sophie ne serve qu'à déclencher la parole des autres. J'avais envie d'en savoir plus sur elle. On a donc décidé qu'elle serait le fil conducteur du film pour que les témoignages s'éclairent et se répondent les uns les autres.

S. B. : Mais, nous ne voulions pas faire un film sur les problèmes liés à l'adoption. L'adoption devait plutôt servir comme point d'appui pour évoquer les questions de la mémoire et de ses "faïlles". On a essayé de travailler par fragments de vie.

Je savais qu'à partir du moment où j'acceptais d'être à l'image, je me mettais en danger au nom du film. C'est en cela que la co-réalisation participe de la mise à nu. Comme j'avais entièrement confiance en Myriam, devant la caméra j'arrivais à m'abandonner à l'instant. De plus, je ne pouvais pas me protéger ou essayer de contrôler mon image puisqu'il y avait un contrat tacite entre nous.

M. A. : Ce qui ne signifie pas que l'une était devant la caméra et l'autre derrière. Ce n'est pas mon regard sur Sophie mais un double regard convergent et complémentaire. Pour ma part il était plus extérieur, non "encombré" de liens. Et pour maintenir cette distance, nous avons justement travaillé avec un cadreur à qui nous donnions des indications concertées.

Quelle est la part fictionnelle de votre film ?

M. A. : Nous voulions que le spectateur puisse s'identifier à l'histoire à travers la quête de Sophie. A partir de là, nous avons beaucoup scénarisé le projet comme pour une fiction. Celle d'une personne qui ne connaît pas toute son histoire et qui part à la recherche d'indices susceptibles d'éclairer son passé face à des personnes qui témoignent du leur.

S. B. : Il fallait à la fois trouver des séquences qui relancent et mettent à l'épreuve mes souvenirs et d'autres qui provoquent des réactions et des situations imprévues.

La difficulté consistait à imaginer un cadre suffisamment ouvert à la surprise. Chaque scène avait été imaginée à l'avance sans que nous puissions prévoir tout son contenu, ce qui supposait que des situations nous échappaient. En cela c'était le réel du documentaire.

M. A. : Par exemple, avec les parents de Sophie, nous avons décidé qu'elle leur demanderait de regarder les papiers de son adoption devant la caméra. Nous ne pouvions pas prévoir les conséquences...

S. B. : Car même si cela paraît difficile à croire, je n'avais jamais réussi à les regarder avec eux. Je crois qu'on savait tacitement qu'il y avait un secret autour de ces papiers. C'est certainement la présence de la caméra qui a permis de le lever. On a gardé cette séquence dans le montage pour témoigner du malentendu qui peut exister lorsque chacun cherche à préserver sa propre vérité.

M. A. : Il est aussi arrivé que les aléas de la vie s'entremêlent au film. Par exemple c'est Frédérique (la jeune femme tatouée qui allait abandonner sa fille) qui s'est proposée d'être filmée.

S. B. : C'est avec elle et son histoire que j'ai pris conscience que j'avais pu être abandonnée pour d'autres raisons que celles que j'imaginai. C'était la première fois que j'étais confrontée à la question de l'abandon. Le film s'est construit au fur et à mesure des découvertes révélées pendant le tournage et auxquelles il fallait s'adapter.

Sophie représente le lien entre les différentes personnes du film...

M. A. : Tout au long du film, elle précise son rapport avec chaque personne interviewée dont le témoignage l'aide à avancer, à dépasser certains doutes autour de son passé. En abordant toutes ces histoires individuelles, nous voulions montrer en quoi l'histoire d'autrui parle de la nôtre et l'éclaire. On voulait aussi évoquer les cicatrices de l'Histoire comme celles de la déportation à travers l'expérience d'Elie ou de la guerre du Cambodge avec Ta Ouy.

S. B. : En filigrane, il s'agissait pour nous de parler de la perte d'une famille ou d'un pays. Au delà de l'aspect très intime et personnel, on voulait évoquer le besoin pour chacun de reconstituer un roman familial pour affirmer une identité, et se réapproprier son passé.



Bernadette et Jacques Bredier

sont les parents de Sophie.

Pour eux, sa vie commence à l'âge de 4 ans et demi, âge où elle est arrivée en France.

Ta Ouy Hong

a 28 ans.

Il a connu les camps de travail des Khmers Rouges au Cambodge, pays qu'il a fui à l'âge de treize ans et dont il a gardé des plaies. Il a perdu toute trace de son père, de son frère et de sa sœur.

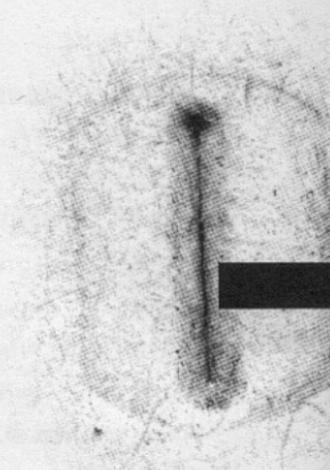
Elie Buzyn

est un homme d'origine juive polonaise, d'une soixantaine d'années.

Douze ans après la sortie du camp de concentration d'Auschwitz, Elie fit retirer son matricule de déportation qu'il a gardé depuis comme un parchemin.

Jacqueline et Jacob Li

sont arrivés en France en 1991 et sont les seuls amis coréens de Sophie.



Protagonistes

Sophie Bredier

est une jeune femme asiatique de 26 ans. Adoptée à l'âge de quatre ans et demi par un couple français, elle n'est jamais retournée en Corée, son pays d'origine dont il ne lui reste que quelques souvenirs et des marques de brûlures sur les jambes. Sophie, "personnage principal", mène l'enquête du film.

Frédérique Blondiaux

a 26 ans.

Elle s'est fait tatouer des salamandres sur le corps en souvenir de son ami mort et de sa fille Camille qu'elle a laissée à la DDASS. Aujourd'hui, elle ne sait pas si elle doit reprendre sa fille de six ans ou la laisser être adoptée.

Maurice Mimoun

est "chirurgien de la sensation", selon ses propres termes. Officiellement, il est chirurgien plastique à l'hôpital Rotschild. Pour lui, la peau est -ou a- une âme porteuse de souvenirs et de sentiments.

Myriam Aziza

Durant ses études à la Fémis en réalisation, elle réalise plusieurs court-métrages : "Sauf le vendredi" (documentaire), "Méprises" et "Comme on respire" (fictions).

Elle a réalisé en 1999 "Le pourboire ou la pitié", un court-métrage de 26 mn.

Actuellement, elle termine "Séparées" en co-réalisation avec Sophie Bredier et co-écrit avec elle son long-métrage, "La Classe".



Sophie Bredier

Après ses études de lettres (sur les limites de l'autobiographie chez Michel Leiris), elle est animatrice radio sur Fréquence Paris Plurielle. Puis elle écrit aux Cahiers du cinéma et à Bref. Actuellement, elle termine "Séparées" en co-réalisation avec Myriam Aziza et co-écrit avec elle un long-métrage de fiction, "La Classe". Elle prépare également un documentaire, "Des Asiates et des hommes".